

# M I S A N T H R O P I S M E S

ou

Wanda, la théorie des tuyaux et les carnets de Grégoire

RAFAEL A. GUNTI

Anouk gewidmet.

4 -ANACROUSE ACCESSOIRE

10 - LE MESSIE

13 - LE CAFARD ET LE BLAIREAU

19 - LE BONHEUR

21 - L'APOPTOSE DE L'ENTENDEMENT

27 - MACULA

31 - LA CHUTE

34 - SELBSTDARSTELLUNG

35 - CEDRUS ATLANTICA

39 - MISANTHROPISMES XXVII

## ANACROUSE ACCESSOIRE

*« Chacun tourne en réalités,  
Autant qu'il peut, ses propres songes :  
L'homme est de glace aux vérités ;  
Il est de feu pour les mensonges. »*

Jean de la Fontaine, Fables, Livre neuvième, 1678.

Wanda joue sur son héritage de bois. Les notes bleues se mésempentent : l'instrument, un piano à queue anachronique datant d'avant-guerre et arborant fièrement une estampille qui n'existe plus, se désaccorde chaque nuit davantage. Peu importe, les touches d'ivoire, parées d'une patine noble et brunâtre, resteront longtemps encore un gage d'authenticité. Une composition de son cru - elle ne sait pas interpréter - calme et lente - elle ne sait pas composer des morceaux qui trouent le cul - assaisonne le silence fade du salon. Unis dans la désuétude, sa musique et son instrument s'entrelacent voluptueusement, accompagnés dans leurs étreintes par le bruit des pédales. Elles vocifèrent depuis toujours et au fil des années leurs grincements véhéments se sont appropriés les mélodies de Wanda avec tendresse. Leurs cris ne la dérangent plus maintenant. Ils font partie de l'arrangement. Elle n'écrira jamais ce qu'elle compose : personne ne lirait correctement une partition dont les trois portées auraient pour armature clef de sol, clef de fa, clef de pédale à lubrifier.

Un ornithologue apparaît. Il porte une calvitie hémisphérique mais semble droit et honnête : ses longs cheveux noirs ne la voilent en rien. Moustache et barbe étayent ce qu'il peut dire et ses yeux, bleus et vifs, contrastent avec ses mains plus âgées que lui, blanches, cassantes, pleines de

ces taches qu'une longue expérience donne au cuir humain. Son veston trop serré en velours côtelé beige magnifie son front gigantesque et l'intimité blanche d'une poche de son pantalon noir prend l'air. Il a la mine fatiguée d'un jeune homme laborieux attendant la retraite.

- Bonsoir ! s'exclame Wanda sans lever les yeux, mécontente de devoir abandonner son activité. Hier au soir elle et l'ornithologue avaient dîné ensemble, comme tous les soirs. Au cours d'un interminable monologue, l'homme lui avait exposé sa théorie de la *Selbstdarstellung*.

*Flash-back, noir et blanc.*

Le scientifique avait soutenu que les oiseaux qui évoluent en peloton, ceux que l'on observe parfois par mauvais temps et qui tournoient pendant des heures au-dessus d'un même point, accomplissaient un acte gratuit :

- Un acte gratuit ! Vous comprenez Wanda ? Il est manifeste qu'ils ne cherchent pas à se déplacer ! Et ce n'est pas non plus comme chez les vautours... Eux, ils font cela dans un but opportuniste, pour se nourrir... Non, chez les oiseaux dont je vous parle, il s'agit d'autre chose...

À ce point, il avait volontairement marqué une pause pour donner à la suite de son propos l'éclat des choses pour lesquelles il fallait savoir patienter : il avait prévu que sa césure rhétorique dessine sur le visage de Wanda une expression expectative, mais rien ne s'y était produit. Ne se laissant pas démonter, il avait poursuivi avec emphase et en roulant exagérément le « r » :

- Il s'agit de *Selbstdarstellung* !

L'ornithologue - italien - nourrissait une véritable passion pour la langue allemande, mieux adaptée selon lui aux choses de la science, concise et chirurgicale comme un scalpel. Afin que Wanda comprenne, il avait traduit le terme par autoreprésentation, puis, avec un soupçon d'arrogance, ajouté :

- Quel dommage que vous ne parliez pas l'allemand... Il ne s'agit pas de la représentation qu'un peintre peut faire de lui-même en réalisant, par exemple, un autoportrait. Je parle de la représentation idéelle, abstraite, qu'une conscience se fait du corps physique qu'elle habite... Vous comprenez ? Une conscience... Ces oiseaux... Ils s'imaginent eux-mêmes en vol, glissant dans l'air, exécutant des figures magnifiques de grâce... Et c'est par un langage universel, celui de leur corps, qu'ils l'affirment... Non ! Mieux ! Ils le crient haut et fort : « Regardez comme je suis beau ! Regardez comme je sais bien voler ! »

L'enthousiasme lui avait coupé le souffle. Après un temps, sans que Wanda n'ait cherché à combler le silence, il avait repris plus calmement :

- Du reste, cela expliquerait aussi les vols groupés : chaque individu est à la fois acteur et spectateur... C'est tellement évident, Wanda : qu'est-ce qu'une représentation, fût-elle *auto*, si elle n'a pas un public ? Extraordinaire, vous ne trouvez pas ? Surtout lorsqu'on sait que ces volatiles ne sont en fait rien d'autre que des sortes de reptiles améliorés...

Puis, en tendant les bras pour singer des ailes, il avait répété, plusieurs fois :

- Regardez comme je suis beau ! Regardez comme je sais bien voler !

Wanda ne s'était de loin pas montrée insensible à l'évidente beauté poétique de la théorie de la *Selbstdarstellung*. Mais l'idée qu'un animal non humain puisse avoir une activité aussi vulgairement anthropique que de se la péter devant ses congénères l'avait désobligée. Elle ne pouvait pas être d'accord avec ça, mais elle ne protesta pas. Fermement résolue à ne pas se lancer dans un ergotage barbifiant, elle s'était contentée d'acquiescer paresseusement : barbe et moustache arguaient en faveur de la science. Puis elle avait pensé que tous les ornithologues du monde avaient une cervelle de reptile amélioré. Une cervelle d'oiseau, unique et commune, qu'ils se partageaient tous.

*Fin du flash-back.*

- Bonsoir ! répond l'ornithologue.

Étrangement Wanda sait d'avance ce qui va se passer et n'y consent absolument pas. Comme pour retarder l'échéance, elle se dirige vers la fenêtre du salon, jette un œil dehors et constate qu'il pleut. Son mécontentement, ravi de s'en voir renforcé, atteint son paroxysme. Quand dans son dos elle entend le scientifique, il se transforme en colère :

- Écoutons, j'ai apporté de la musique ! dit-il d'une façon injonctive, prévenant implicitement toute objection. Sans attendre son assentiment, l'homme tripote déjà le tourne-disque. Presque aussitôt une ouverture de Verdi assaisonne le fade silence du salon, *La Traviata*. Wanda n'en croit pas ses oreilles et explose d'un coup :

- C'est pas vrai ça !

- Qu'est-ce que tu dis, chérie ?

Elle s'approche prestement de la stéréo, bouscule l'homme, lève énergiquement le capot du *pick-up* et sans prendre la peine d'interrompre la rotation du plateau, arrache l'aiguille du sillon.

- Ça va pas ? Qu'est-ce qui t'arrive ? s'étonne son mari, ahuri, les yeux écarquillés. Ses sourcils ont pris la forme de deux accents circonflexes, expectatifs.

- Non mais c'est pas vrai ! J'ai compris ce que tu fais ! hurle-t-elle, hystérique. Je vois très bien dans ton jeu à la con maintenant !

- Calme-toi ! intime posément l'homme, maîtrisant sa surprise comme si d'un coup il était devenu psychiatre : ses sourcils sont maintenant légèrement froncés et autoritaires. Il parle calmement. Explique-moi ce qui t'arrive...

À ce stade du récit il faut savoir que Wanda ne parle pas l'italien, mais qu'elle vient de remarquer, par l'analogie des consonances immanquablement décelables dans le vocabulaire des langues latines, que le terme *traviata* ressemble étrangement à *travers* et que, la déclinaison féminine étant évidente, il doit signifier quelque chose comme celle de travers ou celle qui va de travers. En reconnaissant l'opéra elle a alors immédiatement formé la conviction que le choix musical de son mari n'est pas du tout innocent. Bien au contraire, il est délibérément pensé et lourdement lesté d'un insultant jugement de valeur. Ce choix est une offense, une pique qui, malgré la savante dissimulation, lui est directement adressée. Pire, il s'agit d'un reproche cryptique subtilement codifié. Une combine véreuse pour lui déclarer sournoisement sa désapprobation. Elle le sait bien : il n'apprécie pas ses manières non conformes et caractérisées - justement - par un goût prononcé pour les chemins de traverse.

- Tu te fous de moi, voilà ce qui m'arrive ! Tu pensais que j'étais trop conne, hein ? claboude-t-elle, incrédule et profondément offusquée. Puis, fière et droite, levant le nez avec l'orgueil d'une petite fille vexée :

- Eh ben non, tu vois, j'ai l'ai comprise ta petite allusion de merde !

-Wanda, de quoi parlez-vous ? se froncent un peu plus les sourcils, marquant cette fois l'incompréhension.

- *La Traviata*, elle va de travers, non ? Tu me l'as mise pour te foutre de moi... C'est ça, hein ? Tu croyais que j'allais rien capter à ton jeu débile...

- *La Traviata* ? Vous voulez parler de l'opéra ? Bien sûr, Wanda, bien sûr... Mais calmez-vous d'abord !

Wanda sent soudain une chaleur agréable pulser dans ses veines et progressivement tout son esprit s'embrume. Complètement détendue et radoucie, les paupières closes, elle fredonne à présent l'air qu'elle jouait précédemment sur le vieux piano, visualisant les notes bleues qui s'en échappent. Elle repense à l'ornithologue, à ses yeux bleus et à ses mains tavelées, puis à son mari et aux oiseaux coquets qui planent en cercles concentriques dans le silence du ciel, exaltés par la connaissance cuisante de leur ineffable joliesse. Tout est à nouveau serein et il fait chaud.

- Wanda, vous êtes là ?

- Euh... Oui docteur, ça va.

- Bien !

Puis, après un temps :

- Vous savez, à propos de *La Traviata*, vous m'avez dit que c'était celle qui allait de travers. Eh bien, figurez-vous que ça n'est pas tout à fait faux. Mais si je devais traduire, je choisirais plutôt quelque chose comme la dévoyée.

- Euh... Pardon... Qu'est-ce que vous dites, docteur ? On parlait musique ?

Le téléphone sonne. Soudain réjouie de ce que le hasard lui ait soufflé une bonne raison de rompre cette discussion insensée, Wanda décroche le combiné sans s'excuser. Sa bonne humeur retrouvée rayonne à travers des kilomètres de fils électriques, subite et éphémère :

- La consultazione del dottore Verdi ? s'exclame poliment une voix affreusement grinçante, insupportable. Puis tout bascule : dans une violente crispation physique et psychique, Wanda tombe du pinacle de l'exaspération, inconsciente, comme rendue par la mer.

*Fade to black.*

Elle se réveilla nue, troublée et baignée de sueur. Sa couverture gisait sur le parquet et par la fenêtre grande ouverte ne parvenait aucune fraîcheur. Un étrange procédé cinématographique l'avait brusquement arrachée à son sommeil : le passage du rêve à la réalité s'était goupillé comme dans les vieux *westerns*, quand la dernière image de la scène précédente persiste encore pendant quelques secondes alors que la suivante a déjà commencé. Vaguement, elle se souvenait de la sensation du sable froid et mouillé sous son corps, du bruit des rouleaux et de lune. Puis, levée, elle oublia tout. Elle constata l'heure et rapidement, sans se couvrir pour se rendre à la salle de bain, elle prit une longue douche rafraîchissante. Aussi, quand le réveille-matin sonna, Wanda ne put percevoir ses hurlements désespérés. Frustré, il se tut.

Habillée, Wanda prit le livre qu'elle avait posé la veille sur le guéridon près de la porte qu'elle claqua presque aussitôt. Les cheveux encore mouillés, elle dévala lestement les marches de la cage d'escalier, vêtue d'une robe légère qui volait autour de ses jambes. Arrivée sur le seuil du porche qui donnait sur la rue, elle s'interrompit un instant :

- La dévoyée ? Qu'est-ce que ça voulait dire ?

## LE MESSIE

*« La laideur est la forme la plus communément admise de l'impolitesse.  
En particulier, l'obésité. L'avez-vous remarqué ? »*

Don Cherubino del Flor, Misanthropismes XXVII.

Vu de l'extérieur Grégoire n'avait rien d'un mégalomane. Il travaillait sans passion dans une petite entreprise et passait le reste de son temps à examiner les agissements des *autres*, toujours assis à la même table sur la même terrasse. La nuit, Grégoire lisait : il cherchait à comprendre.

Tous les jours, après le travail, il se rendait au « Café du Boulevard ». Invariablement, il traversait l'esplanade populeuse, disparaissait un instant à l'intérieur pour attraper un quotidien, puis ressortait prendre place à son poste d'observation, dos à la grande vitrine de l'échoppe. Invariablement, quand le clocher sonnait les trois coups de six heures moins quart, il déployait les pans froissés de son journal. Grégoire agissait ainsi pour se donner une contenance : les nouvelles du monde ne l'intéressaient pas. S'il s'asseyait là, c'était pour étudier les *autres*. Et pour analyser leurs comportements.

Les *autres* l'intriguaient. Depuis tout petit, il sentait que lui était différent. Et bien que quelque chose de profond en lui eût à de multiples reprises formé l'intuition qu'il devait être, selon ses propres critères, supérieur à ses congénères, Grégoire ne se permettait pas d'y croire une seule seconde. Cette idée, il l'avait toujours vigoureusement repoussée. Son âme opposait une irrépressible répugnance à toutes les manifestations de l'*ego*. Et celles du sien en premier. Il méprisait tous les élitismes, toutes les formes de l'orgueil. D'après lui, une modestie toute naturelle lui interdisait formellement de se mettre à part et à plus forte raison au-dessus des

*autres*. De se comporter ainsi n'eût pas été - selon ses propres termes - très élégant. En vérité cependant, ce que Grégoire se flattait d'appeler humilité n'avait rien de naturel : il s'agissait de la combinaison d'une certaine pudeur, des effets d'une éducation humaniste, trop altruiste, et d'une inquiétude légitime mais inavouée vis-à-vis des réactions qu'aurait suscité une mise en avant trop prononcée - forcément déplaisante - de sa propre personne par lui-même.

Grégoire avait appris les bonnes manières à l'âge où l'on assimile sans comprendre, à l'âge où les choses sont comme elles sont. Et depuis le tout début de son instruction, il avait pris un plaisir littéralement inouï à pratiquer les règles de la politesse. Il les exerçait avec un talent désinvolte, les testait à la moindre occasion et en éprouvait les effets avec bonheur. Cela l'amusait. Il en avait si bien intégré toutes les subtilités qu'elles avaient fini par devenir une deuxième nature. Observer scrupuleusement les convenances et les adapter imperceptiblement aux situations sociales était sa vocation. Il en avait fait un art. De fait, il mettait un point d'honneur à toujours demeurer attentif aux *autres*, à se montrer discret et silencieux et à faire preuve d'une courtoisie exemplaire, doublée d'une déférence presque exagérée. Il était si prévenant que pour se rendre à son travail, il ajoutait cinq minutes à ce qu'aurait duré le trajet afin qu'il puisse, au cas où un piéton se serait présenté pour traverser, l'inviter à passer en toute sérénité et le gratifier de surcroît d'un geste aimable et d'un sourire débonnaire. Virtuose de la courtoisie et des civilités, Grégoire le savait bien : se montrer poli demande du temps.

Pour lui, gêner autrui de quelque manière que ce fût relevait du sacrilège. Mieux valait prendre sur soi. Alors même que tout désignait qu'il avait été injustement traité, il faisait toujours passer le confort des *autres* avant le sien et ne se rebéquait pas. Protester, c'est insolent et égocentrique, pensait-il. Et de toute façon tout cela n'avait aucune importance. Grégoire, en faisant profil bas, assumait et saurait s'adapter. De plus, comme il tenait ces qualités en haute estime, il en tirait fierté, sagesse et satisfaction. Rien que pour lui et à l'insu des *autres*.

De prendre sur lui et de se montrer responsable, même pour les actes impénétrables commis par les *autres*, remplissait sa vie de sens : là était son devoir. Pour lui, rien de plus facile. Et à chaque fois qu'il l'accomplissait, il se trouvait grandi dans son amour-propre. De plus, cela en valait la peine : Grégoire était bien conscient que sa constante amabilité, ses politesses et sa pratique assidue et franchement anachronique de la civilité lui avaient ouvert grand toutes les portes. Déjà depuis tout petit, à l'école. Tous ses efforts avaient fait de lui une personnalité parfaitement intégrée - bien que particulièrement singulière - et très appréciée dans la petite ville où il habitait. D'ailleurs, à de nombreuses occasions, les *autres* le lui avaient fait remarquer :

- Monsieur, c'est incroyable, vous êtes toujours souriant et affable ! Vous avez l'air si heureux...  
Comment faites-vous ?

Et il répondait, toujours sincèrement étonné et manifestement mal à son aise :

- Oh ! Merci... Euh... Je ne sais pas ! Vraiment... Excusez-moi !

## LE CAFARD ET LE BLAIREAU

*« Mais la glace ne lui renvoya qu'une jolie  
petite figure butée, qui n'était pas encore assez terrible :  
"Je vais laisser pousser ma moustache", décida-t-il. »*

Jean-Paul Sartre, Le mur, 1939.

Il faisait chaud et humide. Aucune parcelle de ciel bleu n'était visible au-dessus de la ville et dans les gériatries les aînés crevaient de ne plus sentir leur soif. Tous les jours les épais nuages lourdement chargés promettaient une averse vespérale. Et quand, occasionnellement, ils honoraient leur engagement, la pluie rachitique qui s'en abîmait ne parvenait pas à rafraîchir suffisamment l'atmosphère pour que l'on se sente enfin libéré de la pénétrante oppression de la chaleur.

Quand le bus s'arrêta la porte s'ouvrit et Wanda, le livre sous le bras, gravit la marche. Elle se faufila à travers la foule jusqu'au milieu de la voiture arrière. D'un coup sec le convoi se mit en branle. Juste à temps, elle eut le réflexe d'attraper l'une des barres horizontales arrimées au plafond et sa main se crispa sur le métal gluant et poisseux. Dégoûtée, elle se rendit compte de la complète inutilité de son geste : il y avait là tellement de monde que de toute façon elle n'aurait pas pu tomber. Tout au plus, légèrement déséquilibrée, se serait-elle provisoirement trouvée un peu plus serrée contre le corps bedonnant de l'homme à moustache, le temps que, la vitesse de croisière atteinte, l'accélération s'estompe.

- Pardon ! s'excusa-t-elle, comme si elle l'avait effectivement bousculé, et personne ne répondit.

En levant les yeux, cherchant à regarder vers l'extérieur afin de permettre à son esprit d'échapper à cette soudaine promiscuité moite et inconvenante, elle vit qu'une épaisse buée opaque s'accrochait aux fenêtres et ne laissait filtrer que la lueur grise et indistincte du jour. On ne pouvait voir au-dehors. Comme pour fuir l'odeur grasse de l'échantillon humain qui se trouvait dans la cabine, chaque molécule d'eau semblait profiter de la chaleur pour s'échapper des corps huileux sous forme de vapeur. Guidée par une impérieuse force centrifuge, toute l'eau contenue dans le bus se pressait avidement contre les parois et les vitres, pour finalement, à bout de force, se condenser sur les carreaux.

Wanda, cernée, dut tourner la tête dans une position inconfortable pour éviter de se retrouver le nez dans un gousset hirsute et béant. Il venait d'être fraîchement révélé par le mouvement d'un bras qui assurerait dorénavant le maintien de la position d'une femme, adipeuse et ruisselante. D'aqueuses particules empuanties tentaient de s'en débiter. Pour ne pas les sentir Wanda serra son visage contre son épaule et les yeux clos, huma tant que possible sa robe fraîchement lavée. Soudain, comme si quelqu'un avait brusquement monté le son, ou comme si le fait de fermer les yeux avait forcé son cerveau à desceller immédiatement un autre canal sensoriel, elle remarqua l'effroyable vacarme ambiant. Alors que son esprit, brièvement égaré par la surprise tardait à réagir, une violente décharge d'adrénaline lui fit immédiatement relever la tête et ouvrir grand les yeux : elle dénombra rapidement une douzaine de groupes de discussion bien distincts. Tantôt debout, tantôt assis, ils se composaient généralement de deux ou trois individus : écoliers hilares, rombières au regard mauvais, rappeurs, étudiants, seniors, cols blancs engoncés dans leurs costumes...

À l'exception d'une grand-mère esseulée et d'une élégante trentenaire, sur laquelle la chaleur et l'humidité semblaient n'avoir aucune prise, tout le monde piaillait frénétiquement, composant, sans se concerter, la partition d'un douloureux grésillement aléatoire. Pour se faire entendre d'aucuns s'évertuaient sans vergogne à hurler par dessus les autres et absolument personne ne semblait gêné le moins du monde par l'intensité insupportable de ce *fortissimo*.

Criant de mille bouches, ces hommes et ces femmes étaient tels une gigantesque hydre sans âme, tapie dans le couloir et sur les sièges, suant de mille aisselles, comme s'il eût fallu à tout prix entretenir la vapeur qui, suintant sur les vitres, les soustrayait au regard honteux du créateur.

Wanda fut prise d'un haut le cœur. Rien ne lui paraissait plus rabaissant que de faire partie de cette humanité dégoulinante qui ne produisait à cet instant rien d'autre qu'une somme assourdissante de banalités. Quelles que soient les miettes de conversation qu'elle pût carotter,

toutes n'étaient que boursoufflures verbales, palabres pétris d'*ego*, érigés par leurs orateurs en imposantes statues drapées de vanités crasses qu'ils ne cherchaient même pas à dissimuler et lestées de lourdes et indiscutables vérités personnelles.

- Comme dans la formule 1 ? s'exclama le plus petit des écoliers, ébahi.

- Ouais, exact ! répondit fièrement l'autre.

Même dans la discussion des écoliers, qu'elle entendait par intermittences au gré des mouvements des passagers, Wanda perçut le reflet de la suffisance avec laquelle un géniteur jubilant avait écarquillé les yeux de son fils incrédule, lui expliquant qu'à grande vitesse l'aileron nouvellement fixé sur le *monospace* familial presserait fortement le véhicule contre la route.

- C'est pour assurer plus d'adhérence, caqueta le grand et sûr de son effet, guetta brièvement la réaction de son interlocuteur.

- Waaa... fusa de la bouche du petit, de plus en plus admiratif.

Wanda se fit la réflexion qu'elle avait là, sous ses yeux, la naissance d'un caractère, ou pour le moins un aperçu de l'un des rouages du procédé complexe qui façonnerait la personnalité d'un petit d'homme. Un moutard presque encore innocent dont la stupide passion paternelle pour les sports automobiles et le *tuning* valait l'attention et l'enthousiasme inconsidéré d'un autre, pourtant égal mais de fait, presque soumis.

- Même que si on va très vite, on pourrait rouler au plafond d'un tunnel, il a dit mon papa !

Ainsi, par le jeu des discussions futiles dont le sujet ne portait en soi aucune valeur intellectuelle ou morale, le hasard des rencontres allait donner à ce garçon vénéré par son pair les premières perceptions floues d'un amour-propre en gestation, les premières bases d'une exécration conscience d'adulte, un début d'avantage. Un instant Wanda crut assister au prologue d'un *remake*, mal inspiré et résolument postmoderne, de *L'enfance d'un chef*, une nouvelle existentialiste qui l'avait marquée autrefois et dont le héros, narquoisement nommé Lucien, se préparait consciencieusement à broder un sombre destin.

- Waaa... t'es vraiment trop fort !

Dans cet échange puéril, ce gamin - dans sa construction mentale Wanda l'appelait maintenant Lucien - acquérait probablement en germe la force d'esprit et le pouvoir de persuasion qui à l'avenir lui permettraient d'avoir le dessus, par exemple sur des compétiteurs entrés en concurrence avec lui pour l'obtention d'un *job* ou d'une femme. Était-ce là ce qu'il fallait lui souhaiter ?

Il semblait évident que Lucien, plus sûr de lui à force de susciter le respect, continuerait tout naturellement, par le même engrenage imbécile qui permet le dressage des chiens, à développer petit à petit son avantage pour, dans le meilleur des cas, le muer en une saine assurance bienveillante ou dans le cas opposé, en un ascendant méprisant sur les autres, une préjudiciable suprématie psychologique. Le plus curieux, c'était que cela fonctionnait tout à fait indépendamment de la thématique des bavardages : l'efficacité du processus ne résultait en rien de la qualité du propos.

À ce stade de la réflexion Wanda esquissa un petit sourire. Il lui vint à l'esprit que par une cocasserie du sort il se trouvait que Lucien avait opté ce jour-là précisément pour le sujet de la plus mauvaise qualité imaginable. Pour elle, l'idée même de pouvoir vouer un culte aux automobiles avait toujours eu le goût rance de la crème du vulgaire. C'était ce qui se faisait de plus bas. Pour elle, *tuner* sa bagnole, ça représentait l'avarie complète d'un esprit. *Tuner* sa bagnole, c'était l'aveu d'un échec. Satisfaite du choix de Lucien qui servait si bien sa théorie, elle chuchota lentement, comme pour tester sa formule :

- L'efficacité du processus ne résulte en rien de la qualité du propos.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre et afin de couper court à l'imminence d'une crampe elle se balança pour répartir plus uniformément le poids qu'exerçait son corps léger sur ses jambes. Puis, poursuivant le fil de sa pensée, elle imagina ce que seraient devenus les deux garçons dans vingt ans.

L'un ringard, timide, introverti, éternellement frustré d'avoir été la risée de tous les autres, marié à la seule femme qu'il avait jamais touché, qui, non contente d'être moche, avait pris le relais de ses anciens camarades de classe pour lui fournir avec délectation les humiliations et les frustrations dont il avait désormais besoin pour ne pas perdre ses repères. Un travail misérable, même pas manuel, un patron despote et pas les couilles pour démissionner. Plus de sexe depuis l'avortement et pour vider son sac, un vieux porno déchiqueté, trouvé pendant l'adolescence sous les buissons d'un terre-plein entre le grillage de l'autoroute et la clôture de la zone industrielle.

Un cafard livide et dépendant, effrayé par la moindre luminosité qui aurait pu révéler son intimité, courant sans répit cacher son âme dans les tréfonds, crépis de honte, de lui-même.

L'autre, exubérant, friqué, athlétique, éternellement bronzé, marié à la seule femme qui ne s'était pas laissée baiser le premier soir et qui non contente de l'honorer par un dévouement pieux avait pris le relais de ses anciens acolytes scolaires pour lui prodiguer quotidiennement le témoignage sincère de son admiration, sans laquelle sa double vie de meneur moustachu et égocentrique n'aurait plus trouvé de sens. Patron d'un *business* pourri, pas même coté en bourse et dont le fonctionnement avait fini par s'affranchir entièrement de son travail. Plus aucune passion et pour occuper son esprit vide, la seule interrogation philosophique qu'il avait excogité en presque trente ans : comment se faisait-il que manifestement certaines personnes ne l'admirassent point ? Que cette question obsessionnelle soit restée si longtemps sans réponse l'avait littéralement crucifié, et la profonde injustice de cet état douloureux justifiait à elle seule tous les écarts qu'il infligeait sans cesse à sa microscopique morale : condescendantes ostentations de richesses, adultères multiples, drogues en tout genre, excès de vitesse... Un parfait blaireau effrayé par les phares aveuglants des voitures qui menaçaient de révéler ses inavouables méfaits nocturnes, courant sans cesse dans le noir de la forêt cacher son âme dans les tréfonds d'un terrier enduit du blanc de ses angoisses.

- Et, bien sûr, t'auras une moto... adressa-t-elle en pensée à Lucien, détournant son regard et surprise de constater à quel point la promiscuité, le bruit et la chaleur l'avaient rendue mesquine. Après tout ces gamins n'avaient pas dix ans.

Le moustachu empâté poussa nerveusement pour faire comprendre qu'il devait descendre et quand la porte s'ouvrit, un peu d'air entra. Wanda s'excusa à nouveau et consciente de sa déférence déplacée, se sentit humiliée. Le gros, déjà sur le quai, bougonna quelque chose d'incompréhensible.

De l'extérieur un homme en fauteuil roulant fit un signe. Wanda baissa les yeux, faisant mine de n'avoir rien vu, mal à son aise. Dès qu'il se fût assuré que quelqu'un de l'intérieur avait compris son geste il se fit pivoter lestement, donnant simultanément deux brèves impulsions opposées aux volants verticaux fixés sur les roues de la chaise et se retrouva dos à la porte du bus. Un jeune étudiant tira sur les poignées qu'il pouvait maintenant attraper depuis la cabine et intégra l'homme à la masse charnue. Dans le mouvement l'écolier cancrelat dut reculer et pressa son cartable dorsal contre le bouquet de camélias de l'élégante femme en tailleur. Elle portait en pendeloque un lecteur de musique mauve et par le geste brusque qu'elle fit pour protéger les fleurs, elle arracha l'un des écouteurs de son oreille.

- Sale gamin ! Tu peux pas faire attention ? cria-t-elle.

- De ne jours on ne prend plus le temps d'éduquer les microbes ! suffoqua presque trop immédiatement une petite vieille aigrie, dont les cheveux bleus témoignaient d'une coloration obsolète. Depuis longtemps ils ne parvenaient plus à masquer une calvitie brillante et rose. Profitant de l'incident lui permettant enfin de rompre son long et insupportable silence, elle se jeta, affamée et avide d'attention, sur cette misérable possibilité d'existence.

- De mon temps...

- Ça va ! ricana la femme au bouquet, bien plus pour ne pas entrer dans le jeu de la vieille que pour signifier que les fleurs étaient intactes. Puis elle ficha profondément l'oreillette pendante dans son conduit auditif, s'isolant à nouveau complètement. Les petits regardèrent l'une et l'autre avec étonnement, et sans un mot pour ces grandes personnes impénétrables, se plongèrent à nouveau, sous l'impulsion de Lucien, dans la contemplation des exploits paternels.

Quand la porte automatique se ferma l'homme à roulettes se trouva face au carreau embué. Les barres métalliques de son fauteuil furent immédiatement nimbées de poisse. Il ne put voir la mésestime boudeuse que lui adressait, depuis derrière, la dame aux camélias, brandissant maintenant les fleurs au-dessus des enfants, hors de portée, dans une position intenable. Il ne vit pas non plus la vieille outrée, déjà à l'affût d'une nouvelle joute verbale. D'un bruit sec il verrouilla un frein, puis s'amusa à tracer de son index des figures dans la condensation de la porte-fenêtre. Wanda remarqua la sueur qui, sous sa casquette verte, perlait sur sa nuque.

## LE BONHEUR

*« Certes, il se peut qu'il existe des imbéciles heureux.  
Mais combien - l'avez-vous remarqué ? - combien plus nombreux  
sont ceux pour qui l'imbécillité représente justement le plus  
infranchissable obstacle à la sérénité ? »*

Don Cherubino del Flor, Misanthropismes XXVII .

Aux *autres* pourtant, faute de pouvoir les comprendre, Grégoire ne parvenait guère à s'identifier. Certes, avec le temps, à force d'analyses quotidiennes, il avait réussi à se reconnaître dans certaines de leurs attitudes et à en pénétrer, par métonymie, la signification. Mieux : parfois les similitudes étaient si frappantes que son esprit, traîné contre son gré par les forces de la raison, ne put s'épargner de déduire une sorte de parenté, un lien étonnant entre eux et lui. Mais, si effectivement quelques traits assez grossiers devaient les rapprocher, cela relevait plutôt de l'exception tant les *autres* semblaient structurés par des choses étrangères, tant la majorité de leurs étranges agissements demeuraient pour lui incompréhensibles et inexplicables.

Malgré cela, et bien malgré lui, Grégoire avait commencé à croire à ce que les *autres* continuaient de lui souffler sans cesse. D'abord timidement, puis de plus en plus fermement. Et bientôt, il se sentit assez sûr de lui pour le proclamer lui-même haut et fort, et avec conviction :

- Oui, Grégoire T. est un homme heureux !

Et, en aparté, afin que les *autres* n'en sussent rien, il ajoutait pour lui-même :

- D'ailleurs, Grégoire T. l'a bien mérité !

Grégoire le savait : être affable et convenant coûte cher en ressources. Si toutes les attentions qu'il offrait sans compter autour de lui avaient beau être naturelles au point d'être quasiment automatiques, elles n'en demandaient pas moins beaucoup d'énergie. Aussi, pour la trouver et pour se réapprovisionner en forces, il faisait de longues balades dans la nature. Le soir, il se plongeait dans un livre. Une sorte de sacrifice sur l'autel de la sociabilité et - se disait-il - le prix à payer pour être apprécié et bien intégré. Le montant à déboursier en espèces sonnantes et trébuchantes pour devenir éligible à cette mystérieuse affaire apparemment essentielle que les *autres* appelaient le bonheur.

Puis, sa confiance en lui-même grandissant, les choses finirent par paraître éminemment simples. Si simples qu'il ne l'avait même pas remarqué : sur la scène du théâtre humain, lui - Grégoire T. - avait su tirer son épingle du jeu. Il connaissait son rôle par cœur et structuré jusque dans les tréfonds de son être par les codes de la civilité, il parvenait à le jouer à la perfection. Un équilibre dynamique entre une diplomatie méticuleuse, prodiguée dévotieusement aux *autres* et en guise de compensation, un temps d'introspection strictement privé. Ah ! La belle équation ! Lui - Grégoire T. - avait trouvé la formule qui le nantissait de sa propre prospérité. Oui, lui - Grégoire T. - avait réussi à se faire une place parmi les *autres* ! Une place solide et durable, probablement. Peu à peu les différences qu'il continuait de constater méthodiquement sur la terrasse du « Café du Boulevard » ne lui paraissaient plus représenter un obstacle à une vie insouciant et paisible. Peut-être, après tout, n'y avait-il rien à comprendre... Et, devant le miroir de la salle de bains, satisfait de ses réflexions autant que de sa propre personne, Grégoire, sans le vouloir, s'était vouvoyé pour la première fois de sa vie :

- Grégoire T. vous avez du mérite : vous êtes un homme comblé et vous ne le devez qu'à vous même !

Dans un silence approbateur, il était resté un long moment à fixer avec tendresse les yeux émus, fiers et brillants que lui renvoyait la glace. Et, par respect pour lui-même, il décida solennellement que désormais il se dirait vous. La douce et complaisante euphorie de Grégoire dura un temps. Le temps que croire qu'il était heureux suffisait à son bonheur.

## L'APOPTOSE DE L'ENTENDEMENT

*« Il se demanda, comme il l'avait fait plusieurs fois déjà, s'il n'était pas lui-même fou. Peut-être qu'un fou n'était-il qu'une minorité réduite à l'unité. »*

George Orwell, 1984, 1948.

D'un coup, vers 28 ans, quand brutalement le choix des possibles était devenu infini, Wanda perdit pied. Il n'y avait plus de haut, plus de bas, plus de bien, plus de mal, plus de beau, plus de laid. Wanda ne le savait pas encore, mais la masse critique avait été atteinte. Dans l'interaction de toutes les informations qu'elle avait acquises au long de toute son existence se manifestaient quotidiennement des incompatibilités. Cela était normal et leur existence ne lui avait jusque-là posé aucun problème. Au contraire, pour elle, ces contradictions figuraient une représentation de la multiplicité des points de vue et de la diversité - noble et louable - du monde. Quand son esprit ne parvenait pas à les assimiler en les expliquant, il pouvait les souffrir sans les comprendre, les tolérer, voire, dans une certaine mesure et quand cela s'avérait nécessaire, les méconnaître. Mais leur nombre sans cesse croissant avait fini par atteindre un seuil fatidique : ces discordances, devenues d'un seul coup trop nombreuses, son esprit ne put plus les supporter. Passé ce point il n'y avait plus de logique, plus de compréhension possible. Passé ce stade rien ne fonctionnait plus. Wanda était parvenue au palier au-delà duquel son subconscient, mortellement intoxiqué par un trop grand nombre d'antilogies, avait ordonné pour sa sauvegarde une régurgitation totale des acquisitions de la raison, une *tabula rasa*, un suicide dialectique.

Dans un spasme Wanda s'était vomi. Tout était ravagé, balayé par le souffle d'une explosion intestinale, dévasté par le sentiment lancinant que tout ce qu'elle avait dégueulé ne pouvait être

que faux. De cette intuition aurait dû naître une certitude, mais l'esprit de Wanda ne disposait plus du matériau avec lequel on érige les convictions.

Elle remarqua que dans le noir, tout autour de sa conscience, flottaient sens dessus dessous les tessons de ses certitudes et les fragments désagrégés de ses croyances. Les débris, à peine visibles, oscillaient, comme disloqués dans les trois dimensions par l'action d'une force centrifuge. Ils ne gisaient pas. Ils n'étaient pas même écroulés. Pour cela, il eût fallu qu'il subsistât une force gravitationnelle. Pour cela, il aurait fallu qu'il y eût un sol.

Quand, par l'esprit, elle essayait d'attraper le lambeau d'un syllogisme ou le haillon d'une hypothèse, celui-ci disparaissait presque aussitôt dans l'obscurité. Comme lorsqu'un cosmonaute en mission imprime accidentellement une impulsion à un outil, l'attention de Wanda imprégnait aux atomes déchiquetés de sa vision du monde un mouvement perpétuel. Les lois de l'inertie psychologique se chargeaient ensuite de traîner ceux-ci le long d'une trajectoire rectiligne et à une vitesse constante jusque dans les fond d'un univers inconnu, les rendant pour toujours irrécupérables. Parfois cependant, elle parvenait à se saisir mentalement de quelques-unes des pièces du puzzle éclaté. Bien qu'elle les reconnût et pût se souvenir qu'auparavant elles s'emboîtaient comme s'imbriquent les idées d'un cheminement logique, elle constata qu'à présent elles se repoussaient avec vigueur. Elle avait beau les tourner dans tous les sens, rien n'y fit. Comme des aimants écarquillés qui n'eussent plus possédé que des pôles de signe égal, elles refusaient obstinément de s'assembler : les mécanismes inhérents à n'importe quel raisonnement préalablement formulé ne fonctionnaient plus. Wanda errait dans un vide complet et obscur, un espace sans étoiles, un abîme sans fond ni bords. Et il n'y avait, pour l'heure, aucune explication. Qu'était-il arrivé ?

Devant l'ampleur des dégâts Wanda se trouva complètement démunie. Aucun signe prodromique ne lui avait signalé l'orage. Venu de nulle part, il s'était abattu sur elle en un instant. Puis, les eaux de ruissellement avaient tout emporté. Aucun nuage annonciateur, aucune secousse précédant l'éruption, ni de nausée avant le vomissement. De toute façon, cela semblait évident, rien ni personne n'aurait pu la préparer à cela. Était-elle devenue folle ? Dans l'élan désespéré d'appréhender le nouvel état de son esprit, Wanda eut le réflexe de le nommer : elle le baptisa le trou. Que parvient-on à comprendre que l'on ne sait désigner ?

Puis, en l'espace de deux semaines Wanda interrompit d'un coup sec tous les projets qui devaient la mener à bon port vers le havre paisible d'une vie pleine et épanouie. Elle avait senti qu'afin d'être en phase, son monde intérieur dévasté l'exhortait maintenant instamment d'accorder à lui le monde à l'entour : le ravage devait se poursuivre vers l'extérieur. Et, par une insoutenable

ironie, c'est par les mains de Wanda, par sa propre action, que cela se devait d'advenir. Dans une convulsion de doutes et de souffrances, dans l'incompréhension générale, c'est à elle qu'échut d'entreprendre les démarches effroyablement douloureuses qui impliquaient la destruction pure et simple de tout ce qu'elle avait bâti de toute son existence : la construction d'une relation avec un homme aimant et sincère, la fréquentation de ses amis et le plus important pour elle, la rédaction de sa thèse. Tout était perdu. Pendant le carnage son esprit se rebiffait violemment : en se maintenant dans une hyperactivité contestataire, pénible, inutile et extrêmement usante, il se battait jusqu'à l'épuisement contre les ordres de ce trou insondable qui réclamait rien moins que le sacrifice total. Esseulée, isolée désormais des cercles sociaux et du miroir vivifiant qu'ils lui tendaient, elle ne parvint plus à se reconnaître. Elle était devenue quelqu'un d'autre.

Vu de l'extérieur Wanda avait perdu toute sa fougue, sa légendaire bonne humeur et tout son entregent. D'aucuns déjà, la taxaient de dépressive. Et à raison : sauvage et farouche, elle s'était recroquevillée en spirale, comme un bernard-l'hermite effaré. Elle ne parlait plus, ne sortait plus et se nourrissait sans plaisir. Les aliments devenus insipides la dégoûtaient. De manière générale l'acuité de tous ses sens s'était émoussée au point de ne lui fournir plus que des informations vitales. Elle ne perçut rien ni des odeurs florales de l'arrivée du printemps, ni des chaleurs humides des soirées d'été, ni des couleurs de l'automne. Elle passait son temps à dormir, comme pour échapper à sa conscience et au seul objet que celle-ci voulait encore, obsessivement, appréhender : le trou.

Après neuf mois d'errements souffreteux, quelque chose se débloqua. Wanda retrouva, déposée dans un journal intime datant de son adolescence, une formule de son cru : « Je crois que je suis incapable de vouloir : je n'ai jamais rien vraiment voulu. » Elle s'en souvenait parfaitement. Cette phrase lui avait servi de maxime avant de sombrer dans l'oubli, balayée par l'insouciance capiteuse et frivole de ses vingt ans. Pourtant ces mots résonnaient à présent avec une couleur nouvelle, plus profonde que ce qu'à l'époque elle avait pu présumer. Dépoussiérée, baignée dans la lumière vacillante et rasante de son esprit désagrégé, la formule révélait désormais un relief insoupçonné. Et tant d'années après, comme par une incantation, elle lui offrit la clef pour comprendre son présent.

Wanda se rendit à l'évidence que de tout ce qui constituait son existence elle n'avait jamais rien choisi. On pouvait très bien passer une existence entière sans jamais choisir, sans jamais vouloir. Les autres avaient fait les choix à sa place et elle s'en était accommodée, irresponsable. Et du coup, petit à petit, ils avaient fait d'elle tout ce qu'elle était. Wanda avait laissé advenir, inconsciente. Depuis des siècles les autres avaient tiré de larges tuyaux rigides et opaques pour guider son existence et l'amener là où ils la désiraient. Des tuyaux de toutes les tailles, imbriqués

et souvent concentriques l'avaient ainsi contenue et dirigée partout et toujours. L'immense tuyau du bien et du mal, et celui de la culture judéo-chrétienne. Des tuyaux, les uns autour des autres, formant un inextricable réseau. Ceux des morales contenant ceux des lois. Les tuyaux des concepts et ceux des croyances. Des tuyaux se prolongeant les uns dans les autres sans jamais aboutir. Ceux des éducations dégouttant dans ceux des carrières professionnelles, menant eux-mêmes dans ceux des gériatries. Les tuyaux des rites sociaux, du devoir et ceux de la bienséance. Un gigantesque labyrinthe tubulaire à multiples niveaux, avec des dérivations, des interconnexions, des jointures, des réparations, des tamis, des obstructions, des vannes, des siphons, des déversoirs et des trop-pleins. Et nulle part une issue : un système fermé sur lui-même. Un vase clos. Le tuyau du mariage, du politiquement correct. Celui du « faites des enfants », celui du « faites du sport ». Elle qui croyait se déplacer librement, elle qui croyait jouir d'un semblant de libre arbitre se trouvait en vérité au beau milieu d'une conduite forcée : elle ne valait guère mieux qu'un étron s'écoulant dans un égout. Par l'intermédiaire de leur inconcevable canalisation les autres avaient ainsi produit tout ce qu'était Wanda, simplement par la force de la gravitation. Elle était leur fruit. Le fruit d'un dégoisement programmé. Par les parois de leur système les autres n'avaient jamais cessé de la contrôler jusqu'à ce qu'advienne finalement ce *bug* : le trou.

À nouveau Wanda se battit contre l'idée d'avoir sombré dans la folie : tout cela pouvait n'être qu'élucubrations. Son esprit se rebiffa encore. Soit elle était devenue folle et les autres ne l'étaient pas, soit tous étaient fous et elle était lucide. Et alors, pourquoi elle ? Sans doute fut-ce un réflexe de survie, un automatisme de protection profondément enfoui qui fit que Wanda opta pour la deuxième solution. Sa vie en dépendait. Mais cela était dur à assumer : ainsi, sa cuisante solitude n'en devenait-elle que plus absolue, plus douloureuse, plus irrévocable. Wanda, seule, entourée de fous ? Et qu'est-ce qui aurait pu justifier d'affirmer une telle extravagance ? Elle ne s'en sentait pas la force. Elle se demanda s'il fallait envisager de chercher de l'aide. Existait-il des personnes qui connaissaient le trou ? La machine tubulaire ? Le mensonge universel ? Et comment les reconnaître ? Comment se mettre en contact avec elles ? Seraient-elles d'accord d'en parler au risque de tout nier une nouvelle fois ? En présence d'un témoin ? Accepteraient-elles d'affliger les autres en les accusant de faux et d'usage de faux constant ? De manipulation éhontée ? Et, y avait-il une explication à tout cela ?

En dépit de tous ses doutes et des nombreuses questions qui ne trouvaient pas de réponses elle pressentait, pour deux raisons, qu'elle devait s'en sortir seule. D'une part, faire appel à une quelconque aide extérieure reviendrait à s'exposer à nouveau à la machination des autres et ne serait de ce fait d'aucune utilité. D'autre part, elle se doutait bien que de révéler ce qui se tramait dans sa tête aurait toutes les chances d'être pris pour le discours d'un fou. La théorie des

tuyaux ? Ils diraient qu'elle avait pété une case. Ils l'interneraient aussitôt dans un asile psychiatrique, plus ou moins à l'abri des regards. Ils lui administreraient, contre son gré, des calmants pour maîtriser son corps et les tout derniers neuroleptiques pour anesthésier son esprit et le réduire au silence. Ils expliqueraient à sa famille qu'elle était gravement atteinte et manipuleraient sa maman qui, d'abord incrédule, n'aurait plus d'autre choix que de les croire et signerait une décharge qui leur permettrait de faire exactement ce qui était prévu pour ce genre de cas. Puis, ils la tortureraient et au cours d'innombrables et interminables séances, lui laveraient le cerveau comme ils l'avaient fait à Winston dans le pénultième chapitre de *1984*. Après des mois, quand ils auraient fini de la vider du peu qu'il restait de sa substance, ils parviendraient à lui faire croire que la folle, c'était elle ! Et cela marcherait si bien qu'elle passerait le restant de ses jours, déchue de sa dignité de femme, à se demander inlassablement ce qui avait bien pu se passer. Non ! Une chose pareille, il valait sans doute mieux la garder pour soi. C'était trop risqué.

Elle en voulût à son père, profondément : pourquoi ne lui avait-il rien dit ? Elle en voulût aux institutions : pourquoi n'apprenait-on pas aux écoliers que rien n'était vrai ? Pourquoi ne les préparait-on pas au trou ? Elle en voulut à l'humanité entière : pourquoi l'avait-elle bernée si injustement, si longtemps ? Pourquoi personne ne lui avait-il expliqué la théorie des tuyaux ? Pas de réponse. Le fruit s'était détaché de l'arbre et avait chu. À Wanda seule d'en assumer les conséquences. Était-il trop mûr ? Et qu'y avait-il au-delà des conduites, en dehors, et qu'on ne devait pas voir ? Qu'y avait-il par-delà le tuyau du bien et du mal ?

Tout, pourtant, devait être reconstruit. Pièce après pièce. Et cette fois par elle seule. Si rien d'autre qu'un immense mensonge n'était possible, alors il fallait que celui-ci soit l'œuvre de Wanda. Exclusivement. Mais afin d'engager cette édification, il lui fallait trouver une base solide, un repère.

Par le jeu d'un mécanisme devenu petit à petit automatique et depuis longtemps, complètement indépendant de sa volonté, elle avait pris l'habitude, au soir en rentrant, de mettre de la musique, sans pour autant ni l'entendre, ni l'écouter, sans y accorder la moindre attention. La plupart du temps tous les pores sensoriels qui avant la chute lui permettaient d'aspirer avec délectation chaque émanation du monde extérieur étaient presque complètement obstrués. Mais ce soir-là, un bouchon avait sauté : le hasard fit qu'à l'exact moment où son esprit morbide s'était assoupi pour la première fois depuis des semaines, alors qu'elle gisait vide et disponible sur le parquet, les notes bleues de *I love Paris* emplirent le salon. Sa gorge se noua dans une douleur chaude, tout à fait agréable et les larmes la gagnèrent. Ce n'étaient pas des larmes de tristesse. Ce n'étaient pas non plus des larmes d'épuisement, ni de joie, de désespoir ou de douleur. Violamment émue,

Wanda attendit la fin du morceau puis releva l'aiguille du tourne-disque, profondément bouleversée par la grâce ineffable qui avait filtré de la musique. Que s'était-il passé ? Qu'est-ce qui avait pu la retourner si profondément ? Pourquoi ? Et que cela signifiait-il ?

Il y avait le choix des notes, bien sûr, le son du piano, la délicatesse infinie du toucher d'Oscar Peterson, la pureté et l'apparente simplicité de la composition. Mais l'analyse, la déduction et la logique échouèrent piteusement à fournir une explication satisfaisante. Elles ne disposaient d'aucune prise pour échafauder ne serait-ce que le début d'une hypothèse.

Wanda comprit cependant, non par un raisonnement mais par le biais d'une profonde et intime conviction. Et ce qui distinguait singulièrement cette conviction de tous les concepts rationnels résidait dans le fait qu'elle ne reposait sur rien. Son existence ne se nourrissait ni d'arguments, ni d'hypothèses, ni d'étayages alambiqués. Elle n'était pas le résultat d'une construction mentale quelconque, ne nécessitait aucun prérequis. Wanda se vit découvrir que si quelque chose existait et que si cela n'avait point connu de conception, il fallait conclure que cela existait depuis toujours. Ceci établi, cette chose acquérait un statut différent de tout ce qu'elle avait connu jusque alors. Un statut supérieur, imprescriptible, nimbé d'une rassurante permanence. Bien que parfaitement consciente qu'encore, faute d'option, elle appréhendait l'objet de son attention avec les outils inadaptés de la raison, Wanda sentait en son cœur que cela ne pouvait aucunement lui nuire, ni même altérer ce qu'elle avait découvert. Hors d'atteinte, éternelle et parfaite, sa conviction flottait dans le silence d'un espace infini. Un infini de possibles, qui, du bout des lèvres, promettait désormais de perdre petit à petit son aspect effrayant et lugubre ; promettait de se laisser apprivoiser.

En elle, Wanda avait trouvé quelque chose pour s'orienter, une base sur laquelle construire, un fondement. Quelque chose d'irrationnel, de simple et de profond : ses larmes, c'était la manière dont l'âme de Wanda exprimait le beau.

## MACULA

*« Désormais le conditionnement asservit si bien l'entendement de la valetaille que son esprit aboulique est devenu moribond. L'avez-vous remarqué ? Cette nuit, seul au bord d'une chaussée déserte, un piéton servile pressait un commutateur et patientait docilement qu'un feu se change en vert. Cette conduite est signe de morbidité, ne pensez-vous pas ? Et de le constater, me frappe d'épeurement. »*

Don Cherubino del Flor, Misanthropismes XXVII.

Progressivement, comme si dans l'équation de Grégoire l'un des termes avait comporté une variable chaotique, son désir de solitude croissait. Il ressentait vivement le besoin de s'isoler de plus en plus souvent. Et quand malmené par la question de savoir pourquoi, il prit un temps d'introspection rien que pour lui, il découvrit avec étonnement qu'il ne s'appréciait jamais si bien que lorsque justement il était seul.

Il s'aperçut qu'il s'ennuyait parmi les *autres*. Les activités qui auparavant l'emplissaient du plaisir d'être - de paraître, se disait-il maintenant - en société lui semblaient désormais vides et insipides. Vaguement, quelque chose avait perdu de sa saveur et parallèlement, l'intuition que lui était différent réapparût, renforcée. Parfois, interagissant avec les *autres*, il se découvrait des réactions qui ne lui plaisaient pas. Des réactions qu'il ne pouvait admettre et qu'il pressentait comme étrangères à lui-même. Comme si son intimité, à force de trop fréquenter les leurs, avait été infectée. Comme si les *autres* l'avaient aliéné. Comme s'ils l'avaient dépossédé de quelque chose de profond et de précieux. Instinctivement, afin de se protéger, il se retira un peu plus en lui. Insensiblement, il devint plus sauvage et se renfroigna.

Les *autres*, dans un premier temps, ne surent rien de cette évolution. Grégoire, au nom des préceptes dictés par les règles de l'entregent, ne laissa rien voir. Pour lui, parler de ses doutes ou

afficher une mine maussade aurait constitué un manquement indécent à sa bonne éducation. De plus c'eût été l'aveu d'une faiblesse et partant, d'un échec personnel. Pire encore, c'eût été d'une impolitesse épouvantable que d'ennuyer les *autres* avec son misérable petit souci existentiel, qui viendrait, pensait-il, à passer : ce n'était qu'une histoire de temps, une mauvaise passe.

Vu de l'extérieur, rien n'avait changé : pendant la journée, Grégoire œuvrait sans passion mais avec dévotion pour l'essor de sa petite entreprise et vers cinq heures et demie il se rendait à son poste d'observation. La nuit, il lisait.

Mais contrairement à ce qu'il présageait, ce qui le tourmentait ne cessa pas. Au contraire, plus il se débattait pour comprendre ce qui lui arrivait, plus son désarroi grandissait. Tout au fond de Grégoire, là où les instruments de l'entendement ne sont que de grossiers bâtons émoussés, quelque chose s'était cassé. Et, comme pour en prendre la place, quelque chose d'autre s'y étendait, surnoisement, comme s'infiltrait une marée. Ce que disaient les *autres* sonnait désormais creux et il perçut pour la première fois, dans toute son ampleur, les affres de l'esseulement total. De l'impossibilité d'un retour il ne douta pas un seul instant : cette solitude sidérale ne pouvait être qu'irréversible. Et la douleur qu'elle lui infligeait, il ne parvint plus, malgré tous les efforts, à la cacher complètement : son visage avait changé. Les *autres* s'en étaient immédiatement inquiétés, mais Grégoire ne sut pas tirer profit de l'aide qu'ils lui proposaient : ils avaient perdu sa confiance. Ou plutôt, Grégoire avait perdu la confiance qu'auparavant il leur témoignait tout à fait naturellement, par politesse.

Égaré dans ses doutes, Grégoire ne put plus que se raccrocher à la seule idée qu'il pensait venir du fond de lui-même. Son idée la plus ancienne, la seule idée que les *autres* n'avaient pas pu instiller en lui. Et, à force de la retourner dans tous les sens, celle-ci se mua en conviction : lui était différent. Restait à savoir pourquoi.

La réponse lui apparut alors qu'il menait ses observations sur le parvis du « Café du Boulevard ». Un couple s'était levé et s'en était allé sans prendre la peine de replacer les chaises sous la table. Sans attention ni égards, comme on quitterait un banc. Grégoire, par réflexe, se leva pour réparer ce qui pour lui relevait d'un affront à la décence. Quand il remplaça le dossier de la première chaise contre l'arête du plateau il vit que la cuiller usagée avait maculé la nappe blanche de café. Instantanément tout son corps s'était raidi et il ne put plus la quitter des yeux. Dans cette tache Grégoire, horrifié, avait vu cette chose qui croissait en lui. Sur cette table, par un geste malséant, les *autres* avaient souillé d'un noir sucré et visqueux la blancheur de son âme.

Au mépris de ses habitudes, il avait prestement quitté la terrasse du « Café du Boulevard » sans saluer, ni prendre la peine de ramener le journal. Ce soir-là, il n'avait pas lu. Pas plus, il n'avait trouvé de sommeil. Toute la nuit ses représentations des *autres* l'avaient hanté. Les innombrables souvenirs de tant de soirées d'observation inondaient confusément sa mémoire, éclairés désormais par une nouvelle lumière, terne mais unifiante. Grégoire avait fini par découvrir le dénominateur commun à tous leurs étranges agissements et, du même coup, l'essence de sa numineuse différence : les *autres* ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Ils erraient en toute inconscience, drapés d'une assurance même pas feinte, peaufinant à chaque instant et sans même le vouloir les arcs-boutants d'une monstrueuse cathédrale, accroissant à chaque parole l'empire d'une gigantesque imposture qui les dépassait et dont ils s'étaient rendus éperdument dépendants. Un monstre créé de toutes pièces dans le seul but de leur faire croire que leurs existences pouvaient avoir non seulement un sens, mais aussi - comme si cela n'avait pas été suffisant pour apaiser leur orgueilleuse appétence - qu'ils avaient le droit, chacun pour soi, de choisir ce sens librement.

Ridiculisé par cette constatation, humilié d'avoir été totalement mystifié par les *autres* - tous les *autres* - accablé et désespéré de s'être laissé duper toute sa vie sans s'en douter une seule seconde, Grégoire, en pleurs, avait pitoyablement gémi dans le silence de la nuit :

- Maman, pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

Dans un dernier réflexe de bienveillance, il sentit quelque chose en lui qui aurait voulu pouvoir lui pardonner. Pourtant, il n'y parvint pas : décomposées par la putréfaction, les incompréhensions de Grégoire s'étaient transformées en un irrémédiable mépris.

Au matin, seul devant la glace, le visage défiguré par un sourire affreusement amer, il s'était lancé avec haine et dédain :

- Ils errent sans le savoir : c'est là leur péché. Et là se trouve la source de leur laideur... Et l'ironie du sort a voulu que vous, Grégoire, vous ayez dû vous perdre pour tout découvrir...

Pour la première fois, Grégoire s'était fait porter malade et ne se rendit pas au « Café du Boulevard ». Il s'était enfermé chez lui toute la journée pour scribouiller nerveusement. Il fallait qu'il l'écrive noir sur blanc. Il fallait que ce qu'il subodorait depuis si longtemps soit enfin verbalisé. Il fallait que les *autres* le sachent. Ils devaient connaître ce que lui avait toujours pressenti. Cette monstruosité, il fallait qu'il l'exprime. Désormais, c'était la seule chose qui pouvait encore le sauver et à présent il en détenait - pensait-il - la preuve irréfutable. À plusieurs

reprises il avait rageusement froissé les feuilles et recommencé. Au moment même où d'un pas presté et décidé, il était sorti sous la neige, une tache noire avait tout recouvert : de la blancheur de la nappe, il ne restait plus rien.

## LA CHUTE

*« Si j'étais le messie, je raconterais n'importe quoi, n'importe où, n'importe comment, et les gens me croiraient. Ils n'ont rien d'autre à faire...  
Si j'étais le messie, je construirais un temple, avec n'importe quoi, n'importe comment, et les gens y viendraient, pour y montrer leurs airs. »*

Christian Décamps, Au-delà du délire, 1974.

Il y eut des cris, puis son visage se broya contre l'asphalte chaude, écrasé par le poids inerte de son corps, au milieu des personnes pressées qui attendaient pour monter dans le bus. La casquette verte roula. Dans sa chute, aucun réflexe, nul geste protecteur : il était tombé comme tombe un cadavre ou un sac et il gisait maintenant, sans mouvement, dans l'exacte position où l'avait fiché l'incorrupible loi de la gravitation : presque accroupi, les bras plus ou moins en croix, le cou désaxé par le poids de son torse qui maintenait fermement sa face contre le sol brûlant. Sa nuque lui faisait mal et il entendit vaguement des exclamations :

- Mon Dieu, mon Dieu !

Incrédule face à ce nouveau coup du sort, il sentait que la seule posture digne à adopter consistait à rester prostré dans une attente immobile et muette : quelqu'un finirait bien par le relever. De toute façon, juste avant la chute, alors que l'implacabilité de ce qui allait se passer lui apparut comme une évidence, il se résigna presque immédiatement à renoncer, une fois de plus, à ce qui lui restait de fierté. Résolu à assumer sans plainte la douleur sordide d'une humiliation publique et celle, mordante, d'une paire de lunettes brisées lardant son front, il avait encaissé le coup sans réagir, convaincu qu'aucune action n'aurait pu ni l'éviter, ni l'amortir. Prenant conscience trop tard - bien qu'avec une seconde d'avance - de ce que serait son futur immédiat, il pressentait qu'après le choc violent, bouger ou laisser échapper un râle, fût-il involontaire, eût été l'aveu définitif de toute sa faiblesse.

Quand on le retourna, ses lunettes brisées tombèrent sur ses cuisses et il se retrouva face à la porte, dans laquelle il pût voir, nimbés dans le halo brillant d'un flou artistique, Lucien et le cafard, la vieille peau, la femme aux camélias et Wanda au premier plan, horrifiée, les yeux écarquillés, deux mains couvrant sa bouche béante. Tous portaient sur lui un regard pesant : un cocktail de pitié sincère et de commisération condescendante, saupoudré d'un zeste d'incrédulité. Si le goût léger de ce dernier ingrédient avait disparu aussitôt après la chute, celui, amer, des deux composantes principales resterait encore longtemps après la déglutition contre ses papilles. Cela faisait beau temps qu'on lui avait administré, par d'incessantes petites attentions, la dose létale de compassion qu'un seul homme puisse encaisser. Il ne pouvait plus supporter la sollicitude et la prévenance que lui témoignaient systématiquement les autres, et quand, quotidiennement acculé, il se trouvait obligé de leur demander justement cela même qu'il exérait le plus, il le faisait avec morgue et comme si cela lui était dû de par sa condition.

Il reprit un peu ses esprits et de toutes les directions il put distinctement sentir fuser les faisceaux biens ajustés des emphases baveuses : sans compter les passagers du bus, sa chute avait interrompu la journée d'au moins trois douzaines de badauds. Quand il comprit que tous étaient restés là, les prunelles fixées sur lui, la nausée l'envahit. Alors que quelques-uns secouaient encore la tête, tous le mataient bêtement. Sans doute la plupart le plaignaient silencieusement, alors que d'autres s'affairaient déjà avec un empressement puéril de tout expliquer à ceux qui étaient arrivés trop tard. Certains le jugeaient lui, alors que d'autres jugeaient le ciel. Certains ressentaient de la peine pour lui et quelqu'un le montra du doigt. D'autres s'imaginaient déjà comment ils raconteraient l'épisode à leurs proches ou à leurs collègues. Tous à leur façon l'intégraient sans le vouloir dans leur mémoire. Pire, d'une manière ou d'une autre, ils l'intégraient tout court : ils le saisissaient par les instruments écachés que leur éducation ou leur culture personnelle présentait à leur esprit, et bien à l'abri à l'intérieur d'eux-mêmes, ils le retournaient dans tous les sens, ils l'examinaient, ils le disséquaient. Puis, de déductions en formulations, ils découvraient presque aussitôt d'abjectes significations. Dans une effusion inextricable de conjectures et d'élucubrations infirmes, ils tiraient des conclusions qui se dénatureraient inmanquablement en affreuses opinions, gluantes comme un miel. Ces lâches, ils le pensaient, lui !

Quand son regard torve croisa à nouveau celui de Wanda, son corps entier se pétrifia et il ne put plus la quitter des yeux. D'un coup, sa perception de toute la débauche psychologique autour de lui avait disparu. Embarrassée, Wanda esquissa un pas pour descendre la marche, mais quelqu'un l'en empêcha :

- Votre livre, madame ! Vous l'avez laissé tomber...

- Euhahouimerçi ! marmonna-t-elle, en baissant les yeux.

Puis, alors qu'elle pliait les genoux pour attraper le maudit bouquin, un couple s'arracha de l'attroupeement et sauta *in extremis* dans le bus, s'intercalant entre Wanda et la scène à l'extérieur. La porte automatique se referma aussitôt dans le bruit tussiculeux d'une machine à vapeur. Wanda se releva d'un saut et pour revoir l'homme à terre, bouscula le couple et gratta nerveusement la poisse sur la vitre, et du même coup, les motifs qu'il y avait tracés. Trop tard : la rame venait de quitter l'arrêt. Elle ne le reverrait jamais. Lucien s'écria soudain :

- Waaa... Madame ! Comme tu l'as jeté ! Tu l'as versé comme on vide une brouette !

Mis à part le bourdonnement du moteur, un silence presque complet régnait maintenant dans la cabine.

L'homme assis, les jambes déglinguées et muet, suivait le bus des yeux.

- Ça va ? s'inquiéta quelqu'un.

- Ça va, monsieur ? fit quelqu'un d'autre.

Quand le bus disparut, toujours à terre et toujours sans donner de réponse, l'homme se mit à chercher quelque chose d'un regard fébrile et quand il la vit, il somma hargneusement l'une des personnes qui l'avaient aidé.

- Apportez-moi la chaise !

- Bien sûr ! Voilà déjà votre casquette...

- La chaise !

## SELBSTDARSTELLUNG

*« Aussi - vous l'aurez compris - l'espace ne signifie pas pour moi une quelconque grandeur physique chiffrable : l'espace se définit plutôt comme la possibilité, vitale et nécessaire, de se soustraire aux bourdonnements de l'humanité. »*

Don Cherubino del Flor, Misanthropismes XXVII.

Au début du printemps, lorsque les dernières neiges avaient fondu, les *autres* découvrirent le corps méconnaissable de Grégoire, recroquevillé au bord de la rivière. Dans sa main, il tenait une feuille froissée :

Imaginez ma souffrance !  
 Je devais vous sauver.  
 Mais de racheter votre laideur me dégoûte...  
 Je suis le Messie ! Imaginez par quels tourments...  
 Laissez-moi ! Je suis différent.

Dans la poche de son pantalon on trouva un carnet bleu consignant méthodiquement ses dernières observations. Toutes étaient soigneusement datées et sans ratures. Sur la couverture figuraient un titre, *Misanthropismes, carnet XXVII*, et le nom d'un auteur inconnu, Don Cherubino del Flor. On supposa qu'il devait exister d'autres carnets. Il ne furent jamais trouvés. L'autopsie révéla que Grégoire était mort de froid, probablement volontairement. Et, mis à part le commissaire chargé de l'enquête et l'agent qui l'avait trouvé, personne ne sût jamais rien ni du mot de Grégoire, ni de son carnet.

## CEDRUS ATLANTICA

*« Il est morne, il est taciturne,  
Il préside aux choses du temps,  
Il porte un joli nom, Saturne,  
Mais c'est un dieu fort inquiétant. »*

Georges Brassens, Les copains d'abord, Saturne, 1964.

Dans l'ombre de l'immense cèdre qui marquait l'entrée principale du domaine de l'asile, appuyés contre le mur qui en délimitait l'étendue, se trouvaient trois bancs, côte à côte. Invariablement, tous les jours, on pouvait y observer ce qui ressemblait singulièrement aux préparatifs d'une course de machines orthopédiques. Tels les pions croulants d'une partie d'échec qui n'avait jamais commencé, alignés de front et scrutant vaguement dans la même direction, différents types de pensionnaires fanés occupaient l'espace obombré que prodiguait l'arbre centenaire : d'aucuns posés sur les banquettes avec à leur portée immédiate un déambulateur placé comme une figure de proue, devant ; d'autres parqués dans des chaises roulantes, dont la poupe faisait scrupuleusement face au mur, derrière. De temps en temps une infirmière apparaissait et passait rapidement vers l'un ou l'autre, comme pour vérifier la pression des pneus ou le niveau d'huile, puis s'en allait. En s'arrêtant plus longtemps, un observateur patient aurait pu constater que parfois les vétérans se passaient des relais et que plus rarement, sous l'autorité affable du

personnel soignant, l'un des coureurs était relevé et remplacé, contre son gré et dans de vaines protestations, par un autre.

Ce jour-là, le peloton ne se composait que d'un homme cabochard d'une soixantaine d'années, assez élégamment vêtu d'un peignoir, et de trois femmes, uniment ridées, qui depuis beau temps avaient cessées d'être coquettes : deux d'entre elles ne se teignaient même plus les cheveux. Sans doute s'agissait-il là de l'échantillon le moins abîmé que pouvait produire l'asile par cette période de grande chaleur. Pour la plupart, les patients suffoquaient dans leurs chambres, incapables de réguler efficacement la température de leurs corps décatis, abrutis par l'effet sédatif d'une accablante fièvre exogène. Mais, étrangement, des quatre personnes qui peuplaient ce jour-là les banquettes, aucune ne manifestait ces symptômes. Leurs corps étaient secs, comme fraîchement talqués, et l'on ne pouvait y déceler la moindre trace de sueur. Le hasard avait bien fait les choses : si, pris au jeu du consultant vétilleux, un brillant étudiant en *marketing* eût pris l'asile pour une *start-up*, les patients pour la marchandise et le cèdre pour le plafond de la vitrine, il aurait non seulement sélectionné exactement les mêmes patients, mais les aurait placés exactement de la même manière. Ainsi, à la lumière des lois petites-bourgeoises de l'économie d'entreprise, la gestion de l'institution semblait menée de main de maître et l'asile promis à un avenir radieux.

Deux des femmes étaient venues en déambulateur. Elles se prélassaient sur le premier banc et il se dégageait d'elles une complicité bon enfant. La troisième, sensiblement plus décrépite, trônait tout à côté dans un fauteuil roulant, à la manière d'une gérontocrate caduque. On eût dit qu'elle regardait distraitemment un film : sa tête, légèrement penchée, s'appuyait lourdement sur son poignet fléchi, étonné par un avant-bras décharné et blanc. À l'autre bout un coude cagneux pesait sur une paire de coussins, précautionneusement empilés sur l'accoudoir. Sans doute les avait-on placés là pour tenter de prévenir le développement d'escarres dont les purulentes érubescences eussent juré avec la pâleur marbrée et diaphane de sa peau.

Les trois femmes formaient un petit groupe calme. Le banc central était vide. L'homme, seul à ne pas parler, s'était volontairement esseulé à l'ultime extrémité du troisième banc, scrutant nerveusement ses ongles comme si le besoin impérieux d'une manucure le pressait. De temps en temps, après s'être assuré d'une œillade malveillante de ne pas être pris en flagrant délit, il se curait le nez et essayait à son cadre de marche les croûtes scoriacées fraîchement sarclées.

D'un point de vue physique toutes ces personnes semblaient à peu près également érodées par le temps. Mais l'iniquité universelle, méthodiquement à l'œuvre dans les choses de la nature, avait fait que si quelques-unes paraissaient avoir gardé toute leur tête, d'autres ne parvenaient plus

guère à cacher l'ampleur de leurs atteintes psychiques. C'était là une particularité de l'asile : pour des raisons économiques les patients de la clinique de psychiatrie et les pensionnaires de l'ancienne gériatrie du centre-ville vivaient désormais sous les mêmes toits.

Le passage d'une famille ressortant manifestement d'une visite anima la scène. À la vue de l'enfant qui, maladroitement accroché à la poussette, produisait ses premiers pas les deux complices s'extasiaient puérilement. Elles l'encouragèrent en chœur :

- Bravo ! Bravo ! scandaient-elles en applaudissant bruyamment, tout à coup complètement séniles.

Du coup, celle qui était au cinéma se ragaillardit et, levant la tête, rompit pour la première fois de la journée l'arc-boutant ostéo-cartilagineux qui maintenait son chef : son bras inerte tomba dans son giron, mort. Brusquement privés de contrainte, les coussins qui garnissaient l'accoudoir du fauteuil churent aussitôt sans bruit. Elle se mit à fredonner une marche militaire éculée, comme pour donner à l'atmosphère ambiante l'apparat solennel que méritait l'exploit du gamin. Comme elle s'excitait de plus en plus et que ses encouragements puérils et redondants semblaient à présent surgir d'un disque rayé, sa voisine lui tapota nerveusement sur l'épaule pour lui signifier qu'elle en faisait peut-être un peu trop :

- Wanda, vous êtes ridicule ! lança-t-elle d'un ton agacé.

Comme cela n'avait pas suffi à la calmer, elle décida de la soustraire de force au stimulus déraisonnable que représentait le gamin : elle ramassa les coussins, et prétextant une promenade, desserra le frein du fauteuil roulant.

Entre-temps le père de la petite famille, profitant de l'ombre, s'était assis sur le banc central, son rejeton sur les cuisses. La mère s'affairait dans un filet accroché à la poussette à la recherche d'une bouteille d'eau.

Quand elles passèrent devant le petit, la tête de la vieille en chaise pivota progressivement par petites saccades afin que ses yeux hypnotisés ne perdissent pas de vue l'objet de leur attention. Elle ouvrit la bouche pour lui dire quelque chose, mais de derrière une main discrète la bâillonna avec douceur. Elle ne se révolta pas et se détendit, soudain épuisée par toute cette effervescence. Son regard redevint hagard et sa tête retrouva le guingois de sa position initiale. Le tandem atteignit le banc du spéléologue. Il baissa les yeux en grommelant une incompréhensible méchanceté mais fut interrompu aussitôt : une ambulance fusa à vive allure hors du portique de

l'asile et au moment de passer devant les banquettes elle fit retentir le son strident d'une sirène assourdissante. Immédiatement la scène se figea en un triptyque couleur sépia : sur le banc côté jardin, une femme aux cheveux teints se bouchait les oreilles, au centre un garçonnet effaré hurlait dans le silence photographique et devant le troisième banc, côté cour, des coussins avaient chu aux pieds d'un homme en peignoir, visiblement contrarié.

Cependant, à aucun moment on ne pouvait surprendre le majestueux cèdre manifester le moindre intérêt pour l'apathique ballet humain qui se déroulait à son pied. Il se contentait de déployer ses lourdes branches, horizontales et noires, et de goûter lascivement au fruit liquide et enivrant de la photosynthèse, que lui envoyait dans un flux continu le sombre duvet de son feuillage.

## MISANTHROPISMES XXVII

*« À partir de quel niveau de conscience devient-on immoral ? »*

Stéphane Garnier, Il y a l'océan, 2008.

Moi, je suis un homme de la forme. La forme peut être gracile. Le fond ne peut être que lourd, ne trouvez-vous pas ? Il véhicule cette fâcheuse prétention de vérité qui me rebute. Ce qui me transporte n'est jamais tant l'objet représenté que la lumière dans laquelle il est rendu. Ce qui m'émeut n'est pas la pensée, mais les mots choisis pour l'exprimer et leur agencement. Est-ce cela être un esthète ?

L'avez-vous remarqué ? À l'auberge, pour peu que l'on aime à observer le caractère étonnant des mangeurs, il s'en trouve toujours un qui - visiblement - avait déjà bien assez mangé avant même de s'attabler. Qu'à cela ne tienne, celui-là ne se gêne pas pour autant de faire belle ripaille. De le constater si souvent, me frappe d'écoeurement. Je me demande alors : ne faudrait-il point le lui dire ? Pardon, madame, mais, avec tout le respect que... Ne pensez-vous pas que de temps en temps vous devriez vous abstenir ? Ou alors, une salade... Et c'est toujours quand j'en suis arrivé là dans ma réflexion et sur le point de me lever qu'on me sert mon assiette et qu'on me souhaite bon appétit.

À propos des avis de disparition. L'avez-vous remarqué ? À chaque fois que quelqu'un disparaît, il y en a d'autres qui se mettent à le chercher. Et d'autres encore qui relayent cette information. Même les institutions et la presse s'évertuent par tous les canaux possibles à la faire connaître. Cela n'en finit pas de me surprendre : pourquoi tant d'effervescence ? Pourquoi ne pas simplement prendre les choses par leurs bons côtés ? Il y en a forcément. Cela serait faire montre d'ouverture d'esprit et de capacité d'adaptation : deux valeurs que j'honore. Et véritablement, est-ce ainsi que l'on peut témoigner de son respect à quelqu'un de cher ? En le recherchant ? Je me le demande.

Depuis tout petit je suis sûr que je n'aurai pas de progéniture. Et je sais pourquoi : c'est d'une affreuse banalité que de désirer, que d'avoir des enfants. Ne trouvez-vous pas ? C'est si commun que c'en est devenu une faute de goût que j'ai toujours su ne pas me permettre. Et que sont-ils mièvres et puérils, ces parents attendris devant leur ignobles vermisses ! Ver, certes, j'ai été. Mieux : je suis la conséquence d'une vulgarité.

L'avez-vous remarqué ? D'aucuns sont si bien gigotés qu'afin de marcher droit, chacune de leurs cuisses n'a d'autre choix que de rouler contre et autour de l'autre pour, à chaque pas, littéralement la contourner.

Le surhomme. Qu'il advienne ou pas, je ne puis en juger. Reste que pour l'instant - et l'idée me plaît - l'homme est l'animal le plus morbide, le plus malvenu. Et qu'il soit si ridicule, si encroûté, si tragique m'inspire et me procure quotidiennement la félicité d'un sourire railleur, d'un regard critique et le bonheur capiteux du mépris.

Je suis mesquin. Mais l'idée aurait de quoi me séduire : jusqu'à l'épuisement, mes semblables s'écorcheront l'âme contre les murs grenus de leurs propres convictions. Cela vient de leur faible et pleutre nature. À la fois coupables, témoins, jurés, greffiers, juges, accusés, bourreaux et martyrs, ils se condamnent journallement à d'inutiles souffrances. Et la sentence qu'ils s'infligent éternellement n'est rien moins que la peine capitale. Au vu de tant d'inconscience, au vu de tant d'irresponsabilité, je ne puis que le proférer haut et fort : la peine de mort, fût-elle quotidienne, ce n'est pas cher payé ! Et l'idée aura fini par me plaire : beaucoup de voies de garage pour seulement quelques belles vadrouilles.

Si je méprise avec tant de conviction les politiques ce n'est point tant pour leur discutables excogitations que pour leur choix de sacrifier un temps précieux à une carrière si arithmétiquement liée à la capacité de paraître. Certes, on ne saurait blâmer quiconque d'exercer

son talent, fût-il vil : tant n'en ont point et tant n'en ont qu'un. Mais force est de constater que justement en politique celui qui manifeste le plus bel art et la plus parfaite maîtrise, est celui-là même qui prône le plus infâme discours.

Il m'arrive d'avoir raison en disant vrai. Je ne veux pas dire par là que j'ai raison de dire la vérité. Je veux dire qu'en disant vrai, parfois on me donne raison. Il arrive aussi que je dise vrai sans jamais obtenir raison. Dire la vérité et avoir raison sont deux choses éminemment différentes. Et il est affligeant de constater combien, entre elles deux, est marquée la préférence des hommes.

Un exercice pour l'esprit et un exercice rédactionnel : juxtaposer des vocables en suivant scrupuleusement l'ordre de l'empilement des idées dans l'esprit, voilà une noble activité, et passionnante. Et, c'est sans parler du fait que tantôt de-ci, de-là, émergent au détour d'un alinéa de petites merveilles graphiques et de menues perles de sens. Pour tout cela, j'aime vous écrire.

Il me semble que l'esprit de l'homme est bien trop étroit pour pouvoir embrasser l'étendue et la complexité de son âme. Une trop menue chaussure pour un pied bien trop grand. Ci-dedans réside toute la beauté et tout l'intérêt de l'objet humain : dans le subtil balancement entre le fait d'avoir la certitude de pouvoir s'appréhender lui-même et celui d'être sûr de n'y parvenir jamais.

Dans un bus s'exclame une rombière verbeuse : "Encore un tremblement de terre au Japon ! Mais dans quel monde vit-on ?" Et de me demander : quel misérable niveau de conscience, quel anthropocentrisme éhonté faut-il avoir atteint pour oser proclamer fièrement, tout en s'écoutant parler, une pareille billevesée. Sérieusement, madame ? Croyez-vous vraiment qu'aux yeux du monde vous auriez plus d'importance que le dernier des poux ?

L'avez-vous remarqué ? Il existe entre les deux crimes capitaux les plus répandus une notable différence : si l'on peut affirmer que quelqu'un serait déjà un peu moins con s'il se rendait compte de sa stupidité, on ne saurait en aucun cas prétendre qu'un autre perdrait quelques grammes s'il s'apercevait de sa surcharge pondérale. Après réflexion, j'ai fini par trouver cela très injuste.

L'avez-vous remarqué ? Bien souvent les hommes disent bon appétit quand ils s'apprêtent à manger plutôt que de le dire quand c'est leur vis-à-vis qui commence. Cela est tout à fait comme s'ils se souhaïtaient, de préférence et d'abord, seyante fringale à eux-mêmes. Une convenance communément mal pratiquée, ne trouvez-vous pas ? Et révélatrice comme un lapsus.

Dans la cour de l'école : Hé, Jordan ! Tu vas chercher Kevin et Dylan ? L'affligeant résultat de l'influence des séries américaines sur des parents ni très inventifs, ni très originaux, qui trahissent ainsi le râtelier culturel déjà démodé par lequel ils ont nourri leur esprit et dont ils se sont servis pour donner une identité à ce qu'il ont - j'ose l'espérer - de plus cher.

Le silence est d'or, c'est à rappeler souvent. Le monde est ainsi fait : ceux qui ne veulent entendre sont ceux-là mêmes qui disent du vent.

Le matelot : Je veux me laisser voguer un temps à la dérive et sans but précis. Et qu'importe si les vents soufflent contraires ou favorables : pour leur en donner le loisir, encore devrais-je connaître ma destination. Et vouloir y arriver. Je vous salue, capitaine.

Que l'on se figure la montagne blanche de la somme des excédents adipeux humains. Que l'on se figure, disponible dans le sein même de l'homme, la somme considérable d'énergie chimique renouvelable et obtusément inexploitée. Et l'on devra constater que là où le critère esthétique a échoué, le critère économique pourrait réussir à envisager l'ablation du lard humain comme un devoir civique, un acte social.

Avez-vous remarqué ? Appuyer sur le bouton afin de faire passer le feu au vert figure systématiquement la première chose - et d'ordinaire la seule - que font les piétons lorsqu'ils arrivent au passage clouté pour traverser. Comme s'il n'y avait là rien d'autre à faire. Cela est pour le moins mécanique, ne trouvez-vous pas ? Et de le constater si souvent, me frappe de stupeur.

Avez-vous remarqué ? Au marché, il y a ceux qui attendent de connaître la somme à payer pour commencer à rechercher leur porte-monnaie. Il y a aussi ceux pour qui savoir si un yaourt à la fraise contient des morceaux plus ou moins menus revêt manifestement une importance capitale. Et ceux qui cancanent, comme pour passer le temps. Tout cela est étonnant.

Avez-vous remarqué ? À table, il y a ceux qui racontent des futilités à d'autres et qui, comme pour s'assurer de votre écoute, vous guettent d'oeillades inquiètes et insistantes alors que vous vous évertuez à manifester le plus profond désintérêt. Cela est très impoli, ne trouvez-vous pas ?

Il est des jours où je vois les hommes laids. Tant par leur corps qu'au fond de leur coeur. Il en est d'autres où je les trouve beaux. Et j'ai l'intuition que quand ils me plaisent, je puis déduire que je

me sens bien, et inversement. Puis, je me demande : me servir d'eux pour jauger l'état de mon âme, n'est-ce point leur accorder un trop bel honneur ?